

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiency visuelle et le studio
typographies.fr

CLAUDE GUEUX

VICTOR HUGO

CLAUDE GUEUX

Suivi de

Discours pour l'abolition de la
peine de mort prononcé par
Victor Hugo au cours de la séance
de l'Assemblée constituante du
15 septembre 1848

L'échafaud
(*La Légende des siècles*)



VOIR DE PRÈS

© Première publication
dans la *Revue de Paris*, 1834.
© 2022, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-474-9

VOIR DE PRÈS
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.voir-de-pres.fr

PRÉFACE

L'abolition de la peine de mort
Le combat d'une vie
pour Victor Hugo

Toute sa vie Victor Hugo fut un farouche abolitionniste : traumatisé dans son enfance par une exécution en Espagne, il n'a jamais cessé ce combat, d'abord mené par son œuvre littéraire.

Dans nombre de ses dessins, dans quasiment tous ses romans, Hugo écrit son hostilité à la peine de mort mais *Le Dernier Jour d'un*

*condamné (1829) et Claude Gueux (1834) sont des textes de combat consacrés à l'horreur de la peine capitale. Dans ces deux romans, il dépeint la cruauté des exécutions et il ajoute, dans la préface de 1832 du *Dernier Jour d'un condamné*, que se laver les mains est bien, empêcher le sang de couler serait mieux.*

*Aux habitants de Guernesey, 1854
Tous les échafauds portent des noms d'innocents et de martyrs. Non, nous ne voulons plus de supplices. Pour nous la guillotine s'appelle Lesurques, la roue s'appelle Calas, le bûcher s'appelle Jeanne d'Arc, la torture s'appelle Campanella, le billot s'appelle Thomas Morus, la*

ciguë s'appelle Socrate, le gibet se nomme Jésus-Christ !

Mais il fallut attendre le 9 octobre 1981 pour que l'Assemblée nationale vote l'abolition de la peine de mort et Robert Badinter, le garde des Sceaux, rappela l'inlassable combat de Victor Hugo.

CLAUDE GUEUX

Dunkerque, le 30 juillet 1834.

Monsieur le directeur de *La Revue de Paris*,

Claude Gueux, de Victor Hugo, par vous inséré dans votre livraison du 6 courant, est une grande leçon ; aidez-moi, je vous prie, à la faire profiter.

Rendez-moi, je vous prie, le service de faire tirer autant d'exemplaires qu'il y a de députés en France, et de

les leur adresser individuellement
et bien exactement.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Charles CARLIER
Négociant.¹

1. *L'original de cette lettre est
déposé aux bureaux de La Revue
de Paris.*

Il y a sept ou huit ans, un homme nommé Claude Gueux, pauvre ouvrier, vivait à Paris. Il avait avec lui une fille qui était sa maîtresse, et un enfant de cette fille. Je dis les choses comme elles sont, laissant le lecteur ramasser les moralités à mesure que les faits les sèment sur leur chemin. L'ouvrier était capable, habile, intelligent, fort mal traité par l'éducation, fort bien traité par la nature, ne sachant pas lire et sachant penser. Un hiver, l'ouvrage manqua. Pas de feu, ni de pain dans le galetas. L'homme, la fille et l'en-

fant eurent froid et faim. L'homme vola. Je ne sais ce qu'il vola, je ne sais où il vola. Ce que je sais, c'est que de ce vol il résulta trois jours de pain et de feu pour la femme et pour l'enfant, et cinq ans de prison pour l'homme.

L'homme fut envoyé faire son temps à la maison centrale de Clairvaux. Clairvaux, abbaye dont on a fait une bastille, cellule dont on a fait un cabanon, autel dont on a fait un pilori. Quand nous parlons de progrès, c'est ainsi que certaines gens le comprennent et l'exécutent. Voilà la chose qu'ils mettent sous notre mot.

Poursuivons :

Arrivé là, on le mit dans un ca-

chot pour la nuit et dans un atelier pour le jour. Ce n'est pas l'atelier que je blâme.

Claude Gueux, honnête ouvrier naguère, voleur désormais, était une figure digne et grave. Il avait le front haut, déjà ridé, quoique jeune encore, quelques cheveux gris perdus dans les touffes noires, l'œil doux et fort puissamment enfoncé sous une arcade sourcilière bien modelée, les narines ouvertes, le menton avancé, la lèvre dédaigneuse. C'était une belle tête. On va voir ce que la société en a fait.

Il avait la parole rare, le geste plus fréquent, quelque chose d'impérieux dans toute sa personne et qui se faisait obéir, l'air pensif, sé-

rieux plutôt que souffrant. Il avait pourtant bien souffert.

Dans le dépôt où Claude Gueux était enfermé, il y avait un directeur des ateliers, espèce de fonctionnaire propre aux prisons, qui tient tout ensemble du guichetier et du marchand, qui fait en même temps une commande à l'ouvrier et une menace au prisonnier, qui vous met l'outil aux mains et les fers aux pieds. Celui-là était lui-même une variété dans l'espèce, un homme bref, tyrannique, obéissant à ses idées, toujours à courte bride sur son autorité ; d'ailleurs, dans l'occasion, bon compagnon, bon prince, jovial même et raillant avec grâce ; dur plutôt que ferme ; ne raisonnant

avec personne, pas même avec lui ; bon père, bon mari, sans doute, ce qui est devoir et non vertu ; en un mot, pas méchant, mauvais. C'était un de ces hommes qui n'ont rien de vibrant ni d'élastique, qui sont composés de molécules inertes, qui ne résonnent au choc d'aucune idée, au contact d'aucun sentiment, qui ont des colères glacées, des haines mornes, des emportements sans émotion, qui prennent feu sans s'échauffer, dont la capacité de calorique est nulle, et qu'on dirait souvent faits de bois ; ils flambent par un bout et sont froids par l'autre. La ligne principale, la ligne diagonale du caractère de cet homme, c'était la ténacité. Il était fier d'être te-